

Revue de l'Association
« Récits de Vie »

N°80

Juillet/Août 2012
14ème année



Sean O'Faolain

Plaisir d'écrire

Pour la pratique de l'autobiographie

► avec une étude sur l'irlandais Sean O'Faolain

« Notre vie est un livre qui s'écrit tout seul »
Julien Green

SOMMAIRE

- 2 **Édito**
Robert Ferrieux
- 4 **Sean O'Faolain**
Robert Ferrieux
- 11 **Le grand salon de Mme Richebeaumont**
Claude Daugé
- 18 **Lieux retrouvés**
Désirée Boillot
- 21 **L'apparition**
Gérard Ambroise
- 22 **Ces jours où rien n'arrive**
Henri Masson
- 23 **Rue Carnot**
Monique Bazola
- 26 **Une cour**
Lucien Cordina
- 28 **Les soucoupes volantes**
Philippe Duhamel
- 29 **Le journal retrouvé**
Christian Massé
- 30 **Le baptême de l'air**
Roland Hervé
- 34 **Ma bonne étoile**
Catherine May-Scheuer
- 36 **La maison de mon enfance**
Monika
- 38 **Franz Bartelt**
Désirée Boillot
- 36 **Poèmes** : Robert Lasnier, Arlette Henry-Ghesquier, Claude Schroeder, Cécile Pecquet et Elyette François-Dionnet.

Qui sommes-nous ?

« Récits de Vie » est une association à but non lucratif (loi 1901), dont la vocation est de favoriser l'écriture autobiographique, ainsi que celle se rapportant au genre biographique.

Elle accueille dans sa revue les textes de ses membres actifs : récits d'enfance, de voyages, chroniques, portraits de famille, témoignages sur des épisodes de vie ou des événements vécus, extraits de mémoires, de journaux intimes, correspondances, poèmes intimes...

Merci de soutenir notre action en devenant membre actif ou membre bienfaiteur. (coupon d'adhésion p. 38)



« Récits de Vie » sur Internet :
<http://pagespro-orange.fr/recitsdevie>
 Mail : recitsdevie@orange.fr

Plaisir d'écrire

N° 80 - Juillet/Août 2012

Édité par « Récits de Vie »

Association sans but lucratif (loi 1901)

Siège et adresse postale :

1, Rue José-Maria de Hérédia
66000 PERPIGNAN

Président de l'Association :

Robert FERRIEUX

Directeur et rédacteur en chef :

Jean-Louis BERDAGUER

Rédaction : Les membres actifs

Contact : 04 68 38 61 77

Internet et courriel :

<http://pagespro-orange.fr/recitsdevie>

 recitsdevie@orange.fr

Imprimé au Siège de l'Association

ISSN 1632 - 4986

Dépôt légal : à parution

AVERTISSEMENT : Cette revue constitue un ouvrage collectif. Les auteurs assument l'entière responsabilité de leurs textes et dégagent l'association et la revue de tout recours dont ils pourraient faire l'objet. Tout propos blessant ou diffamatoire à l'égard d'autrui ne pourra être accepté. Dans le souci de veiller à la qualité de l'ensemble, la rédaction se réserve le droit d'apporter les modifications ou corrections qu'elle jugera nécessaires.

Les manuscrits ne sont pas retournés.

É D I T O

Claude Daugé n'est plus

Je connais Claude Daugé depuis nos dix-huit ans. Nous avons fréquenté le même lycée parisien, sommes entrés ensemble dans la même grande école et en sommes sortis ensemble. Nous avons partagé une chambre studieuse pendant deux ans.

Si la vie nous parfois séparés, nous nous sommes toujours retrouvés. Pour moi, Claude a été un camarade, un ami, un frère. Nous ne nous attardions pas longtemps, lors de nos longs coups de fil, sur l'humeur des jours. Ce qui le passionnait et dont il voulait parler, c'était de littérature et surtout d'écriture.

Il n'avait de cesse de louer « Récits de Vie » et sa revue, auxquels j'avais, d'abord timidement, fait allusion ; d'emblée, cependant, il s'était passionné pour cette aventure, avait présenté l'association à son épouse et à ses deux filles, et était vite devenu l'un de nos meilleurs auteurs.

Ce n'est pas flatter que de dire que sa plume n'avait guère d'égale, que sa prose, ce style fluide, ces retours sur soi, ces faux apartés avaient quelque chose de proustien. Ce n'est pas céder à l'émotion que d'affirmer que d'un coup sa présence a hissé nos pages à des hauteurs qu'elles n'avaient pas encore connues, et que cette qualité, ce don de soi littéraire a aussitôt attiré d'autres talents qui nous ont rejoints.

Il nous a quitté le samedi 18 mai 2012, mais restera parmi nous, car nos archives comprennent nombre de ses pages non encore publiées, et nous les ferons connaître, comme s'il était toujours des nôtres. D'ailleurs, il le sera, car son empreinte aura été forte, fière, digne, belle. Belle comme sa personnalité, sa noblesse d'esprit et de cœur, son

(Suite page 10)

Sean O'Faolain

Vive moi !

Portrait de l'artiste en vieillard



Par Robert Ferrieux

Sean O'Faolain (1900-1991)

***Vive Moi !* (1964) et *Portrait de l'artiste en vieillard* (1976)**

D'après Christelle Chaussinand, *L'autobiographie irlandaise, Voix communes, voix singulières*, sous la direction de Pascale Amiot-Jouenne, Presses universitaires de Caen, 2004.

Le titre du deuxième ouvrage autobiographique de Sean O'Faolain parodie celui de James Joyce, *Portrait de l'artiste jeune homme*, ce qui place l'entreprise dans une lignée savante.

Quant à l'aguicheur *Vive Moi !*, celui du premier, il affiche un *Moi* acteur et écrivain, passé et présent, dominé et dominateur, seule borne identitaire des deux livres. Sean O'Faolain explique que le ferment de son écriture réside dans le traumatisme suscité par les bouleversements vécus par l'Irlande dans les années vingt, le soulèvement de Pâques 1916, puis la guerre d'indépendance.

Cataclysme pour son pays et aussi pour lui, que suit une crise, marquée par une chute dans le chaos, l'*anomos*, comme il l'écrit, les repères s'étant fracassés au bas du mur des certitudes, les vieilles pratiques de vie, Dieu, l'histoire nationale, la colonne vertébrale de l'Irlande, en somme. Ainsi, la trinité « Famille, Patrie et Foi », qui a fait de toujours autorité, n'a plus de sens, et Sean O'Faolain se trouve précipité dans le néant, les voix constitutives de son être comme « désarticulées ».

La désarticulation

La voix de la patrie est la première à avoir perdu son « accord », le soulèvement nationaliste révélant l'hybridité de la culture dont l'auteur a été nourri alors même que sa composante britannique s'en voit expulsée. Amputation, donc, d'une part de soi, blessure d'un renoncement qui, soixante ans plus

tard, est toujours une plaie ouverte. D'autant que nulle voix ne venait alors combler le vide et que l'idéal s'avérait déjà corrompu :

Je rêvais de liberté, d'égalité, de fraternité. J'étais en adoration aveugle devant le peuple en armes [...]. Et à vingt-quatre ans, je fus réveillé de ce ravissement par « le coup de pistolet en plein concert » dont parle mon bien-aimé Stendhal à propos de l'intrusion de la politique politicienne dans la théorie politique.

Après celle de la mère-patrie, c'est la voix paternelle et, à travers elle, l'autorité de son détenteur, qui s'effondrent. Alors que l'Irlande est portée par un courant de révoltes et la soif de l'émancipation, le chef du clan familial reste benoîtement soumis à l'ordre établi ; considéré comme traître par les militants, il devient pour son fils, par son silence inarticulé et geignard, ce qui est bien pire à ses yeux, un pitoyable anti-héros :

C'est son silence qui m'avait fait si mal, et surtout l'aburissement qui hantait son regard. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu la nuit dans sa mansarde [...] en train de susurrer des prières pour nous tous, modulant des suppliques, agenouillé au pied de son lit, mains jointes, les yeux au plafond, et, comme toujours, les bretelles pendouillant dans le dos comme deux queues en bifurcation.

Désarticulation de la foi, enfin, puisque, comme tous ses camarades pendant la guerre civile, il se voit frappé d'excommunication. Cette éviction brutale de la communauté catholique, la rupture forcée avec la *doxa* de l'église lui sont d'une extrême violence. Il se sent comme assommé par un coup sournois et réduit à un « excrément » ou un « glaire ». L'image qui lui vient est celle du crachat :

[...] cette Église que, vingt ans plus tôt, j'avais recrachée parce qu'elle-même m'avait recrachée, c'est-à-dire formellement excommuniée, comme des milliers d'autres hommes et femmes d'Irlande, pour nous être rebellés contre l'Angleterre.

L'excommunication l'oppose à sa mère qui joue le rôle de porte-parole de l'Église et de la parole divine, rappelant à chaque aurore lors du lever que le Seigneur était venu pour :

[...] DÉVORER » (sic) ses enfants et, si par malheur nous nous abandonnions à la faiblesse et à la tiédeur dans notre foi, « il nous recracherait » ; debout, debout !

La ré-articulation

Face à ce démembrement, Sean O'Faolain se cherche une voie personnelle. Elle prendra le chemin de l'écriture, sorte, pour lui, d'auto-défense contre sa propre dissolution :

[...] contre les assauts de ce trident, mon seul recours était d'écrire, d'écrire comme un homme forant le sous-sol pour trouver du pétrole ou un orpailleur tamisant les rivières, ou encore un physicien en quête de l'équation impossible qui expliquera un phénomène naturel. Après tout, les seules armes que le destin m'avait confiées étaient ces vingt-six caractères que comptait le clavier de ma machine à écrire.

Un jour, Graham Greene me demanda : « Vous écrivez ? », et moi, comme un nuage auquel on pose la question « Vous pleuvez ? », m'écriai « Je n'ai pas le choix ! »

Nouvelle voix qui n'en est pas vraiment une autre, l'habituelle, réduite au silence, s'étant enfouie comme dans un terrier et, désormais, travaillant dans l'ombre, loin de l'immédiat et de sa dangereuse spontanéité. Première obligation : se définir un domaine de réflexion et, sans surprise, c'est le rapport individu-société, en priorité celui qu'il entretient avec ses compatriotes, conçu en sa globalité (lui, « c'est l'alpha », eux « sont l'omega ») qui lui sert de point de départ.

Cette appartenance désormais compliquée s'interroge sous la forme de variations dichotomiques : Jean Citoyen (*John Citizen*) – l'État, la « partie » – « le tout », « moi » – « l'impersonnel », le « concret » – l'« abstrait », le « subversif » – le « conforme ». Dans cette série de diptyques, domine la voix du narrateur, forcément égocentrée puisqu'il tient seul les rênes du discours puisé en soi, rien qu'en soi. Ainsi, la métaphore du nautile, cet animal involuté, roulé sur lui-même du dehors vers le dedans, qui court tout au long de *Vive moi !*

J'aime l'image de l'artiste lové à l'intérieur des chambres nacrées du nautile. [...] J'ai beaucoup vécu sur moi-même. Oui, l'image du nautile aux chambres nacrées me convient assez bien.

Autre animal de son bestiaire personnel, il devient « araignée tissant sa toile de ses propres entrailles », en un acte d'écrire consubstantiel entre le corps et le *corpus*.

Subversion et séduction

La voix personnelle prend corps, justement, en s'opposant. Tout devient objet de contestation, entrave, contrainte : les parents, l'enfance, la jeunesse, ce qui « si je ne m'étais pas rebellé, m'aurait déformé pour la vie ». Cette voix frondeuse retentit dans le journal *The Bell* (« La cloche »), qu'on dirait n'avoir été créé que pour en recueillir les éclats :

[...] la bourgeoisie, les « petits Irlandais », les chauvinistes, les puritains, les collés-montés, les piétistes, les Tartuffe, les Anglophobes, les Celtophiles, et alii hujus generis.

Frondeuse et aussi séductrice envers un « quelqu'un » qui reste vague mais dont le jugement est crucial. Ce peut être le lecteur, la collectivité, les deux confisqués à titre de témoins. La collectivité est changeante, un groupe ici, un autre là, les « Freudiens » ou les « Symbolistes » par exemple, qui sont invités à sourire et à se réjouir de ce qui est écrit, ou d'autres encore, soupçonnés de s'en gausser. Souvent, le lecteur est imaginé ou reconstruit à partir de bribes éparses, et le metteur en scène improvisé lui impose un jeu de rôle, voire deux comme lorsque l'un de ces ectoplasmes de l'imaginaire est invité à décocher un éclat de rire, puis aussitôt à juger de son hypocrisie. Parfois, Sean O'Faolain l'interpelle et, en une sorte de monologue dramatique, instaure un dialogue virtuel bonhomme qui les réunit :

[...] mon bon lecteur qui parcourt mes pages en baillant, qui que et où que tu sois [...], alors, mon pote le menteur, mon semblable, mon frère [en français dans le texte], allons, essuie ton miroir et continue de feuilletter.

Vive Moi !?

Ce titre flamboyant et jubilatoire s'affiche comme une célébration à la Walt Whitman (1809-1892), le génial Américain qui n'a eu de cesse de chanter le bonheur d'être soi. Inspiré d'un graffito aperçu sur un mur de Paris qui dévidait une suite de noms de personnalités politiques (Pétain, Bidault, De Gaulle, Mendès-France), qu'un inconnu avait recouvert de la tonitruante exclamation, il donne à Sean O'Faolain l'occasion de broser un portrait imaginaire du célébrant sous les traits d'un joyeux sire quelque peu mégalomane, un « gars en majuscules » qui s'assume tel qu'il est, en ses « humeurs de midi comme de minuit ».

À l'inverse pourtant, Sean O'Faolain, lui, se ridiculise sans cesse, battant en brèche l'affirmation de soi proclamée, dérogation qu'il explique par un « problème personnel » illustré de croquis empruntés à diverses sources, « l'homme au pilori », « un chaton », « un petit pois », « une agate », etc. Il y a là une entreprise d'auto-démolition porche de l'auto-flagellation. C'est qu'il veut se faire passer pour une victime. À ce compte, le titre prend une résonance dérisoire et même, *a posteriori*, sonne comme non pas une cloche de victoire, mais comme le glas des espérances annoncées : plutôt *Vive Moi ?* que célébré par la ponctuation exclamative.

De plus, le message que Sean O'Faolain fait passer sur lui-même est contradictoire. Dans la « Préface » aux deux versions de l'autobiographie, il se pose avec assurance comme « celui qui est où et tel qu'il est né », mais les premières lignes de *Portrait de l'artiste en vieillard* présentent un personnage plus pitoyable :

[...] ce que je vois dans le miroir n'est pas du tout à mon goût. J'y vois un vieux type aux yeux bleus qui a l'air au pire terrorisé, au mieux perturbé, au pire cynique, au mieux perplexe, au pire railleur, au mieux ironique.

Je naquis dans un pays qui n'existe pas, autrement dit en Irlande qui, alors, n'était pas là, ni politiquement, ni psychologiquement.

Dans l'une, la perfection de l'ancrage identitaire et géographique, l'adéquation de soi à soi ; dans l'autre, le décalage, la déconstruction et l'ambiguïté. Sans doute, la première voix est-elle issue des profondeurs extérieures qui, malgré qu'on en ait, ne s'effacent jamais. Il s'en croyait blanchi ; en fait, comme il le dit lui-même, il ne lui est « fait cadeau d'aucun chèque en blanc pour une existence radicalement nouvelle ».

Sa voix est donc prise dans un réseau fortement maillé d'intervocalité d'où surgit, sans qu'on ne l'attende ni la désire, « toute la cohue parlante qui précède ». L'émancipation de la triade « Famille, patrie et Foi » a été particulièrement laborieuse et lente :

« Famille, patrie et Foi » m'a pris au moins quarante ans pour me libérer, pour briser en mille morceaux ces trois lentilles à la lumière réfractée, après avoir donné assez de coups mortels pour l'abattre.

Force lui est donc de se rendre à l'évidence et d'admettre l'hybridité de sa voix.

Hybridité de la voix

Comme tout un chacun et, *a fortiori* les artistes et les écrivains, Sean O'Faolain n'échappe pas à ce que Michel de Certeau a appelé « le retour des voix par lesquelles le corps social parle en citations, en fragments de phrase, en tonalités de mots, en bruits des choses, [...] en débris d'énoncés » (*L'invention du quotidien : 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 237).

Aussi se plaint-il de sa

foutue éloquence irlandaise, pis, encore ce bagout irlandais ? Alors que ce qu'il m'aurait fallu, c'était de la clarté et du calme.

En quelque sorte son statut est celui d'un étranger de l'intérieur, détaché mais cultivant le lien, écrivant en anglais mais gardant la version gaélique de son patronyme. À ce jeu de l'attachement-détachement, il a bien conscience de l'impossibilité de sortir du cercle :

On ne crache pas sa vie, elle est teinture de mon être, partie intégrante de ma vision et de mon ressenti.

Les embûches de la quête de soi

Autre source de trouble pour la voix de Sean O'Faolain, l'utopie de l'acceptation pleine et entière de soi alors qu'il entreprend une aventure autobiographique. Il espérait totalement adhérer à lui-même et commence par mettre la responsabilité de son échec sur le compte de son statut d'écrivain :

Je me suis souvent demandé s'il était possible à un homme de lettres d'écrire une autobiographie tout à fait authentique, et la réponse qui affleurait à mes lèvres était toujours : Non !

De fait, son travail de romancier, expert en plurivocité, le conduit parfois à explorer certains aspects de lui-même sous une forme s'apparentant à la fiction. Pour autant, c'est l'absence de réunion intime de soi à soi qui, au fur et à mesure de la quête identitaire, finit par s'imposer à lui.

À ce compte, son dernier roman, *Et encore ?*, peut se lire comme une métaphore de l'entreprise autobiographique et un post-scriptum à *Vive Moi !* Le héros, Robert Younger (« Robert Le Jeune ») à qui il est donné de revivre sa vie à l'envers, ne se retrouve jamais, la fugacité des sentiments et des émotions défiant sa mémoire, les changements de perspective déformant sa perception, et le sujet, en définitive, se déroband à l'enquête.

Conclusion

Les modèles autobiographiques de Sean O'Faolain sont passés en revue au début de *Portrait de l'artiste en vieillard*, et parmi eux, c'est Stendhal qui suscite sa plus grande admiration. Il l'appelle « le menteur rhapsodique », soulignant ainsi la virtuosité de l'auteur de *La Vie d'Henry Brulard*, et aussi, de façon peut-être inconsciente, la singularité de sa voix. « Rhapsodie » vient du grec signifiant « aède qui coud et ajuste des chants épiques d'inspiration nationale et populaire ». Culture commune, donc, auprès d'un auditoire averti.

La voix de Sean O'Faolain, elle, n'est pas rhapsodique comme celle de Stendhal, puisqu'il n'a eu de cesse de se « *distinguer en distinguant* » sa voix. Pour autant, cette voix singulière n'est pas au singulier. À son corps défendant, elle entre en dialogue avec d'autres. C'est plutôt une voix concertante, avec plusieurs plans sonores, le *tutti* ne s'effaçant jamais.

Très à propos, la fille de l'auteur, Julia O'Faolain, lance à son père, dans la préface de la deuxième édition de *Vive Moi !* :

Ainsi s'achève le long dialogue entre toi, nous autres et tes toi pluriels (your several selves) ☐

(Suite de la page 3)

enthousiasme juvénile, son incessant tourment dans sa quête d'absolue beauté et sans doute aussi, mais sa discrétion n'en disait pas grand-chose, de vérité, belle comme sa dignité devant l'épreuve de la maladie, comme sa loyauté et sa fidélité, comme son bonheur de vivre.

« Condoléances » est un mot dont on oublie le vrai sens. « Souffrir avec », c'est ce que nous ressentons, « avec » Anne-Marie, son épouse, Laure et Sophie, ses filles, toutes adhérentes de notre association, et aussi avec le petit Milan qui a perdu le plus précieux des grands-pères.

« Récits de Vie » n'est pas un agrégat de noms et de plumes : grâce à l'association, Claude a trouvé des amis de qualité qui se sont souvent rencontrés, appréciés, liés. Lors des dernières réunions, la maladie l'a tenu éloigné, mais je sais que ses pensées étaient bel et bien au Procopé avec ses frères et sœurs en écriture.

Claude Daugé, un nom familier de nos lecteurs ; sans doute aussi un nom promis à un avenir que sa modestie aura jusqu'au bout retenu : ses tiroirs regorgent de milliers de pages aussi belles les unes que les autres, et un jour, je le sais, son œuvre sera exhumée, reconnue, étudiée ; Claude Daugé, ce sera une glorieuse page de la littérature française.

Robert Ferrieux

Président de « Récits de Vie »

Le grand salon de Madame Richebeaumont

Par Claude Daugé

Les thés de Mme Richebeaumont (escalier B, premier étage face) qui furent, pendant des décennies, fréquentés par les dames de notre voisinage, commençaient parfois bien avant l'heure prévue. Un coup de sonnette à peine perceptible et l'hôtesse se précipitait à la porte, toutes rides souriantes. *« Mais non, il n'y a jamais eu « d'heure prévue » ici, chère Mme Bardanne ! Figurez-vous que je pensais à l'instant à vous, votre mari, votre chère Yolande, et vous voici ! Installez-vous, prenons ensemble notre première tasse avant tout le monde, très douce comme vous l'aimez, et dites-moi d'abord si Mr Bardanne se porte mieux. »*

Non, Mr Bardanne ne se portait pas mieux, répondait une voix sépulcrale. M. Bardanne avait eu une nouvelle crise ce matin, et à peine avait-il cru se sentir mieux qu'il avait voulu partir à son bureau où un travail urgent l'attendait – prétendait-il. Le cœur, toujours que voulez-vous ? Les soucis qu'on serre en soi ne valent rien quand on est menacé par l'angine de poitrine ; et les fiançailles de Yolande n'avaient rien arrangé. *« Mais, Mme Bardanne, les fiançailles, le mariage, les enfants, tout ce qui fut avant nous et vient après nous, ce beau mystère de demain, le nouveau visage de notre jeunesse... » « Vraiment ? Yolande épouse un petit professeur de province, son collègue de philosophie au Lycée de Garçons de Riom... Voilà notre « beau mystère »... « Mais voici qui est charmant, bucolique à plaisir ! » « Vous connaissez Riom, vous ? » « Non, je vous vois bientôt grand-mère, et non une seule fois, comme moi ! Il s'agit d'un mariage d'amour, n'est-ce pas ?... Voilà ce qui mettra son père sur pieds ! » « Voilà ce qui abattra son père, vous voulez dire... La maladie de mon mari, voyez-vous, n'a de cause que son remords. Yolande, vous le savez, voulait faire ses études de médecine... » « Et elle y a renoncé pour la philosophie, fort bien, fort bien ! La médecine aide le corps et la philosophie aide l'esprit » « Dans le cas de Yolande, la philosophie n'aidera à rien du tout, vous pensez bien, avec les gosses des épiciers de Riom... ! Non, elle n'a pas renoncé, jamais. Elle se fiait à la parole de son père qui lui promettait que malgré notre âge, nous lui donnerions sa chance pendant ces sept longues années d'études en Faculté, SI elle passait son bac dans de bonnes conditions. Elle a tout sacrifié à cela, ses amis, ses plaisirs. Elle s'est astreinte à une seconde langue facultative, à des cours de gymnastique et de chant, qui donnaient des points supplémentaires pour obtenir une mention... Elle a eu cette mention et c'est alors que on père l'a privée de son idéal en prétextant ses inquiétudes sur sa propre santé... En fait, il avait peur d'avoir un témoin*

trop lucide de cette maladie qu'il ne nous avait pas révélée... Yolande s'est soumise, mais la joie de vivre qui régnait chez nous comme elle règne ici est tombée. Ah, si vous aviez connu notre maison autrefois... Autrefois... », continuait-elle à rêver comme une morte rêve dans sa tombe.

.... Autrefois... Avant mes propres souvenirs, sans doute. Dans ce rez-de-chaussée en soubassement muet comme un caveau, maman, certes me disait avoir été frappée le jour de notre emménagement à la porte Brunet, par la vivacité musicale des voix qu'elle entendit à notre passage devant l'appartement de la famille Bardanne. Une famille pleine, une famille épanouie s'était-elle dit. Pourquoi ne le serions-nous pas aussi ? Maman espérait alors convaincre mon père d'avoir un second enfant – qui sait, me donner la compagnie des frères et les sœurs qui avait enrichi – dans leur pauvreté même – sa propre enfance, sa vie ?... Mais laissons cela.

Pour moi, je n'ai connu chez M. et Mme Bardanne que leur fille Yolande, que j'appelais « Yol », une grande jeune fille aux jupes plissées et aux nattes dansantes, d'une patience admirable, que je priais sans fin de me prendre par les mains et de me faire voler au dessus du bassin de fleurs qui ornait notre cour. Mais maman se rappelait l'existence d'un frère aîné dont elle avait aperçu une fois (« autrefois ! ») la silhouette élégante. Elle ne savait rien de lui, ni son nom, ni pourquoi il avait si vite disparu. Mais il avait *existé*, c'était certain. Il appartenait à l'époque à demi réelle qui m'avait vu vivre sans que mi-même je la voie et sur laquelle je me posais en secret d'ardentes questions, comme si j'avais voulu exister en deçà de ma propre conscience, alors que d'autres aspiraient à un au-delà. Ainsi, je me suis longtemps interrogé sur le désespoir de cette fillette qui s'était défenestrée dans la cour du Belvédère. Plus follement encore, je voulais participer, dans un « ailleurs » dont je ne possédais ni souvenir ni trace (car je ne suis arrivé à la porte Brunet qu'à l'âge de quelques mois, ce n'est pas là que je suis né), à l'instant où mes parents m'avaient conçu.

Un autre coup de sonnette, plus strident, redoublé, retentit. Mme Bardanne jaillit de son fauteuil, droite comme une statue de la justice ; mais une justice raidie par la peur. Mme Richebeaumont tenta de la rassurer : « *Ce n'est que Mme Louvel ! Je me rappelle qu'elle passerait ici en début d'après-midi mais ne resterait pas !* » « ... *Cette femme, je ne veux pas la voir ! Elle juge tout ce qu'elle rencontre ! Et ce qu'elle entend finit au confessionnal ! Que voulez-vous, elle est aigrie, frustrée... Si elle avait eu des enfants, elle saurait mieux... Mais vous me direz qu'elle avait peu de chance d'en avoir*

jamais... Elle aura parlé de Yolande, c'est sûr, et de mon pauvre mari dont elle attend la mort en faisant mine de prier pour lui ! » « Oh, Mme Bardanne, ne lui donnez pas l'impression de la fuir ! » « Je ne lui donnerai pas ce plaisir, certes non !... Mais ouvrez-lui la grande porte, comme il convient, je me glisserai par la porte de service... »

Dans nos H.L.M. construits après la Grande Guerre selon la Loi Loucheur sur les terrains des anciennes fortifs, on avait voulu garder quelques apparences du bien vivre des beaux quartiers : le système des deux portes qui s'ignoraient l'une l'autre, les « chambres de bonne » du huitième étage, alors que l'ascenseur ne montait que jusqu'au septième – de même, le tapis de l'escalier n'allait pas plus haut ; au dessus, c'était la nudité des classes serviles, les lavabos communs, les couloirs étroits qui traversaient les cloisons des divers immeubles, bien protégés, eux, dans leur identité. Ces prétentions ne trompaient pas les *vrais riches*, il est vrai. La fille aînée de Mme Franssen, la voisine de palier de Mme Richebeaumont, qui habitait le village d'Auteuil, n'était venue visiter sa mère qu'une fois et dans l'ascenseur, les communs, elle avait serré contre ses narines un mouchoir parfumé. La vieille Mme Franssen, qui disait avoir été antiquaire à Saint Sulpice, mais dont le divorce... - bien, le reste n'était évidemment que littérature pour gens qui n'étaient pas d'ici, comprenait sa chère enfant, qu'elle avait nourrie au sein, des seins énormes et superbes, gonflés du meilleur lait, mais ne pouvait s'empêcher de soupirer tout haut devant ses voisines : « *Que voulez vous ?... Mes filles ne savent pas déchoir !* » « *Ah parce que vous pensez que c'est déchoir que d'habiter parmi nous ?* » avait répliqué Mme Richebeaumont avec cette vivacité dont elle savait varier les tons selon son humeur, de la plus onctueuse à la plus sèche. Et je crois bien (enfin, maman croyait bien) que cet échange chargé de peu de sympathie avait condamné le premier *salon* qui existât jamais dans notre immeuble, celui de Mme Franssen, avec ses restes invendus d'antiquités, les portraits des cinq enfants de cette dame aujourd'hui esseulée, de leurs enfants, tous d'invisibles merveilles au petit pied de Cendrillon (les dames) aux voix d'opéra, ténors et/ou barytons (les hommes). J'ai déjà raconté cela quelque part. Qu'il me suffise de dire ici que le *salon* de Mme Richebeaumont, méritait plus que tout autre l'appellation de *grand*, non parce qu'il était de dimensions supérieures à aucun autre alentour, que ce soient ceux de Mme Franssen, de Mme Louvel ou bien le nôtre, mais à cause des espaces qu'elle y laissait imaginer en ménageant l'obscurité des cloisons à l'écart de la table du thé, par un jeu de miroirs qui se faisaient face de mur à mur ; mais surtout, par la surabondance des visiteuses qui se pressaient là jusqu'à la nuit tombante et la variété papillonnante des propos qu'elles échangeaient, coupés de gloussements et de cris de surprise.

... Ce n'était pas Mme Louvel, mais Mme Arrachart, l'épouse du dentiste de la rue Compans, que je n'aimais pas. Elle avait habité l'immeuble au temps de son premier mariage, gardé des relations choisies avec les voisins qui se rappelaient feu le colonel Biche-Liancourt, dont elle était restée veuve six mois et demi (disaient mon père et quelques autres mal pensants) « *Non, non ce n'est pas celle que vous attendiez chère amie ! La pauvre Mme Louvel ne peut venir aujourd'hui comme elle s'en réjouissait, une migraine l'a prise tout à l'heure, juste au moment de descendre de chez elle, et vous connaissez sa réserve quand il faut décevoir les gens qu'elle estime. (Je cite ses propres paroles au téléphone). Enfin si vous voulez mon avis, sa migraine lui est venue subitement quand elle a vu Mme Bardanne se diriger chez vous. Elle m'a assuré qu'une heure de repos suffirait à la soulager, nous verrons bien...* » « Oh, mais voici Mme Valency et cette chère Jacqueline, quelle heureuse surprise de les voir toutes les deux ! s'écria Mme Richebeaubont, et vous voici aussi Mademoiselle Berthier, comment va votre maman ? Dépressive, toujours, sachez penser à vous autant qu'à elle, chère Ghislaine, ne vous laissez pas vieillir — il est vrai que vous avez le temps !... Et vous, ma trop bonne Madame Le Biban — ce gâteau, il ne fallait pas, il ne fallait pas ! » « *Que voulez-vous ? Ma Francine bat des ailes maintenant et c'est ma dernière, alors il faut passer le temps !* » « En effet, je l'ai vue monter dans une magnifique voiture hier soir.... » « Une Alfa Roméo. C'était le premier bal de Francine... » « Cette robe dont le bleu se fondait avec le crépuscule et ne laissait plus distinguer que la forme. La belle jeune fille soudain, que l'autre jour encore, je voyais descendre l'avenue dans le défilé des communiantes !... »

Alors, un liquide d'or coulait dans chaque tasse du bec de la théière d'argent et l'on parlait d'amour, de toutes les expressions et avatars de l'amour. Le mariage était passionnément analysé, pas toujours dans ses aspects les plus heureux, mais que voulez-vous ? Que possédons nous d'autres, pauvres femmes, à part cela et une tasse de thé ? Savez vous ? Si Mme Chevincourt n'est pas venue, ce n'est pas parce que son mari la trompe, mais parce qu'elle s'est aperçue que nous le savions !... « *La belle affaire !* » lançait la vieille Mme Beauséant, tout indulgence et gentillesse, *je me suis mariée à dix-neuf ans, enceinte juste à temps pour ne pas éveiller la médisance, puis de nouveau enceinte parce que, je m'en suis aperçue après, ça arrangeait mon mari. Et puis... J'ai des enfants dans les cinq continents, demain des petits-enfants sur la lune... Et je vous jure que « cornette », oui, je l'ai été plus qu'à mon tour !* »

Le joli mot de « cornette », que je n'ai jamais entendu ailleurs qu'à propos de Mme Beauséant, ne m'aurait fait songer, dans un autre contexte, qu'à une sage religieuse. Mais les invitées de Mme Richebeaubont en avaient, d'une manière ou d'une autre, appris le sens en leur temps. Et les voilà parties dans

une série d'anecdotes qui n'avaient d'autres liens entre elles que les fols cheminements de l'amour tels qu'on ne les a pas décrits dans les romans de Delly et de Berthe Bernage ; et certainement moins chez les « précieuses » qui tracèrent dans les salons de leur siècle, passionnément livrées à la « conversation », le plus grand bonheur de cette vie et peut-être le seul, les détours de la « Carte du Tendre ». J'en cite une ou deux, parmi les plus frappantes. Car que Madame X couche avec Monsieur Y chaque mardi et chaque vendredi, jours où Monsieur X représentant en produits de beauté faisait ses tournées en province, voilà qui va de soi, et n'amuse personne. Mais...

« *Au quatrième étage de l'escalier A, par exemple, passait à la nuit tombée, vif comme une chauve-souris, un jeune prêtre en soutane, qui montait l'escalier quatre à quatre ! Une rumeur de doute parcourut la table mais la conteuse, sûre de son effet, poursuivait, et savez-vous ? Voici que l'ascenseur s'arrête à cet étage, les voisins d'en face en sortent. Alors, la porte de service se ferme en coup de vent... Et le plan de la soutane se trouve pris entre le pan et le chambranle !* » « Oh, oh, s'écriait Mme Richebeaumont avant que le silence atterré ne se prolonge dans son salon, n'ayez nulle inquiétude, Dieu a le sens de l'humour !... »

Oui, et puis Mme Louvel et quelques autres étaient absentes ce jour-là. Celles-là n'entendirent pas non plus Ghislaine Berthier, confier des anecdotes tout aussi pittoresques – mais l'adjectif ne convient guère ici, car Ghislaine parlait entre rires et larmes – au sujet de son père et de sa mère. M. Berthier, dans son ardeur d'un second âge plus fougueux que le premier, voulait au plus vite et à tout moment, que Mme Berthier fût présente ou non, rejoindre la très jolie Mme Besson, sa voisine. Or, Mme Besson habitait le même palier (on se rappelle que c'était au troisième dans la Cour du Belvédère) – mais le chemin vers elle était encore trop long pour satisfaire les pulsions de M. Berthier. Surtout que le mari de la dame, dont la furieuse ambition de réussir le retenaient jusqu'à l'aube dans son bureau de sous-directeur d'une entreprise de textiles synthétiques. Et puis, il fallait aussi que Mme Besson soit satisfaite dans le moment même où il lui en prenait envie ! La solution imaginée par M. Berthier, c'était de faire percer une porte dans la cloison qui séparait les deux appartements. « *Mais là, pour une fois, maman n'a pas cédé, et comme les sous venaient de chez elle, papa a dû continuer par le palier glacial, d'où l'on pouvait voir passer les ombres à travers la vitre translucide de l'escalier que ne protégeaient aucun rideau... Eh bien, voilà qui a mis fin à l'aventure ! D'ailleurs, M. Besson a été nommé directeur dans une succursale de province. J'ai vu la famille déménager – vite fait bien fait, ils n'avaient que des meubles miteux, ils auraient demandé au vent qu'il les emporte au lieu de payer cette camionnette. Mme Besson était enceinte, il est vrai et je ressentais...* » « Sans doute, dans doute, fit la bonne Mme Richebeaumont, qui voyait les larmes perler aux yeux

de Ghislaine, *votre maman a dû beaucoup souffrir, comme bien des femmes... Voyez-vous, chères amies, les vraies inclinations sont rares, l'estime est exigeante, la reconnaissance capricieuse. D'ailleurs, se rappelle-t-on toujours pourquoi on a épousé tel ou tel, ou bien été aimée par lui ? »*

À ce moment passa dans la pièce un être qu'on n'attendait pas précisément. Un homme. Le mari de Mme Richebeaumont qui depuis qu'il avait pris sa retraite, passait ses journées à la Bibliothèque Nationale. Il alla prendre un livre dans une étagère puis s'en fut sans détourner la tête. Mais Mme Richebeaumont, comme elle le dit, savait depuis la naissance de sa fille unique – il n'était pas question que son mari lui fit un autre enfant et ils étaient tous deux d'accord là-dessus – comment on peut vivre près de quelqu'un sans vivre avec. Comprenne comme on pourra. Il n'empêche que si le Pays du Tendre peut paraître parfois triste et vide, si l'inclination est souvent cruellement punie, comme pour *Héloïse et Abélard*, *Tristan et Ysolt*, *Pelléas et Mélisande*, quel autre lieu de ce bas monde pouvons-nous imaginer qui justifie notre existence ?... « *Encore une goutte de thé Mesdames ? Celui-ci est d'un goût nouveau que je découvrirai avec vous, si vous voulez....* »

« *Et puis, chère Jacqueline, qui avez si bien fait d'accompagner votre maman, nous direz-vous votre poème ? Nous envions votre talent, savez-vous cela ?* » « *Oui, mais ce n'est pas un poème d'amour* », s'excusa Jacqueline de cette voix rocailleuse et nasillarde dont nul dans son voisinage n'aurait voulu se moquer. Jacqueline était une infirme, frappée au berceau par la poliomyélite. Des photos qui dataient d'un demi-siècle montraient d'elle un adorable bébé. Aujourd'hui, elle parvenait à marcher sans aide, rectifiant son chemin, parfois au dernier moment, pour éviter la chute. Elle louchait, mais elle y voyait assez clair. Elle aimait son vieux père, sa mère, sa jeune sœur, les amis qui venaient faire tourner les tables chez elle, et surtout elle écrivait des poèmes, mélanges de naïveté et – malgré ce qu'elle en prétendait, d'amour. L'amour comme elle le vivait, évidemment. « *Il y avait un concours organisé par la Loterie Nationale*, expliquait-elle, sa feuille tremblant entre ses mains, *comme c'était mon anniversaire j'ai eu cette idée et papa m'y a encouragée. Mais je ne suis pas sûre de gagner, vraiment pas sûre !* » « *Qu'importe ?* » s'exclama-t-on autour d'elle. *La Loterie Nationale n'est qu'un concours, on sait cela ! C'est nous qui serons vos vrais juges ! Si ces gens ont mauvais goût...* » « *C'est pour faire vendre plus de billets, vous comprenez...* » crut bon d'ajouter la poétesse, toute émue. « *Bien sûr, bien sûr !... Allez-y Jacqueline !* » Et l'on entendit ces vers, entrecoupés de ce qui pouvaient être des rires ou des sanglots :

*Pour ton anniversaire,
Que voudrais-tu que ton cher père,
Te fasse comme cadeau ?
Quelque chose de bon ou de beau ?*

*Ah, Papa, je n'ai pas d'idée,
Vraiment, je suis embarrassée...
Voyons ce n'est pas difficile,
Au contraire, c'est très facile !*

*Oui Papa, je crois que j'y suis,
C'était facile comme tu dis !
Eh bien que souhaites-tu donc ma chérie ?...
Papa, je veux un **billet de loterie** !...*

Applaudissements de toutes parts. La chute est belle, inattendue ! Voici qui mérite le prix ! « *Oui, un billet gagnant !* » crut bon d'ajouter quelque'un qui se mordit les lèvres aussitôt...

Après, on parla des enfants, qui certainement – du moins, on le désirait pour eux – « sauraient mieux que nous se conduire en amour ». Avec ou sans la Carte du Tendre. « *Au fait,* » demanda-t-on à ma mère, « *et votre fils, lui, il ne vous a-t-il rien encore confié ? N'avez-vous rien remarqué qui ?...* »

« *Je n'ai rien dit du tout, d'ailleurs qu'aurais-je pu dire ?* me rapporta maman. *Je déteste faire salon, tu le sais. Rien ne m'a préparée à cela, et puis ...* » « *Et puis ?...* » « *Il y a des gens qui font des allusions qui ne me plaisent pas. Gilles Berthier ? C'est avec sa bicyclette qu'il est fiancé, etc. Et tout ça devant Ghislaine...* » Elle n'ajouta pas : « *Et devant moi.* »

Longtemps vécut le salon de Mme Richebeaumont, puis le lustre s'éteignit, puis d'autres lumières. « *J'ai été la dernière visiteuse, je crois, le samedi, ou n'importe quel jour. Quand je rentrais seule, le soir, (je sais, c'est après mon mariage), j'étais heureuse de voir la petite lampe briller contre la fenêtre. Je montais, elle n'était jamais surprise, mais aussi très heureuse.* » □

Lieux retrouvés

Par Désirée Boillot

Trop de tourments, ce matin, sous mes paupières. Jadis, il n'y avait pas plus de chaînes que de cadenas aux grilles, ou de caméras dissimulées dans la végétation. Je connais les endroits par où les chats se fauillent, les anfractuosités où caler mes pieds pour ne pas déraiper. Possédant si parfaitement l'Escale, si exactement ses contours aigus, sa géographie secrète, les percées de son mur, que pourrait-il m'arriver ? Mon grand-père vieillissant a cédé sa demeure à un calculateur, qui n'était pas fait pour elle. Bien que n'y mettant jamais les pieds, Arnaud V*** a fait installer une palissade pour se protéger du regard des curieux, et des systèmes d'alarme et de vidéo surveillance à chaque issue. Je le sais pour avoir rôdé autour, comme un voleur prend ses repères avant d'aller cambrioler le bien d'autrui. Des chiens redoutables gardent la propriété, ce qui complique beaucoup les visites clandestines.

Je longe le sentier côtier, dépasse la tour, grimpe le long de la rampe de pierre au bout de laquelle m'attend une barrière blanche flanquée de ronces. Qu'importe. J'ai de solides chaussures de sport, de bons bras musclés, je me sens capable de me hisser par-dessus... Parvenue à mi-hauteur, j'entends les aboiements des molosses et je devine qu'avant d'accéder à la terrasse, il me faudra affronter leurs crocs. Le courage me fait défaut, la raison raisonnable rapplique à fond de train. *Pourquoi t'obstines-tu ? Cette maison n'est plus la tienne !* J'observe la mer, indifférente et douce, les voiliers glissant à l'horizon comme des papillons poussés par la brise, les maisons des pêcheurs découpées dans le contre-jour, le clocher amical, posté en sentinelle au-dessus de l'imbrication des toits. Il se dégage de cette baie un calme si parfait que mon escalade en devient dérisoire, voire ridicule. Abandonner, rebrousser chemin. S'allonger sur le ponton, tendre la main pour ressaisir le vent.

Contre la voix de la raison, semblable au palais étincelant qui surgit hors des flancs d'une lampe merveilleuse, le souvenir s'est levé d'entre les pierres, a pris corps, s'est matérialisé. C'est ma maison, mon enfance. Mes morts se trouvent derrière la palissade, ils m'attendent. Rien ni personne ne pourra m'empêcher de la franchir.

Le soleil a laissé un halo rouge dans l'échancrure des collines. C'est l'heure où l'air tiède se charge d'une odeur de sel, où le chant des grillons cède la place au silence. Je longe la plage sur laquelle ma sœur et moi avons passé nos étés à patauger dans les algues. Nous les soulevions à pleines poignées, les lancions en l'air et cela faisait des traînées de poussière grise. Quelque part son rire clair résonne, légèrement moqueur. La lampe pèse au fond de ma veste, marquant mes foulées. Je l'allumerai plus tard, on y voit encore assez clair. C'est le soir ou jamais et j'irai jusqu'au bout, quitte à me faire dévorer par les cadors d'Arnaud V***. Les semelles de mes chaussures sont si épaisses qu'elles me donnent la sensation de rebondir. Je marche, et chaque pas en appelle un autre, plus ferme, plus intrépide, faisant naître une nouvelle image. Il n'y a personne, les pontons sont déserts, le clapotis de l'eau me rassure. Des voiliers sont amarrés dans la baie, j'entends le tintement de cristal des drisses contre leurs mâts. Au-dessus de moi, le ciel est constellé d'étoiles ; c'est un dais de velours noir, tissé de milliards de diamants. J'ai lu quelque part qu'à l'instant où l'âme d'un défunt rejoignait le ciel, une étoile naissait. La lune se lève, blanche et ronde, jetant sur la mer un tremblé d'argent. Je ne souhaite croiser personne tout le long de mon avancée solitaire ; ma solitude est trop parfaite pour qu'une ombre puisse la troubler. J'ai accompli la moitié du chemin quand, du fond de la nuit monte, léger comme un souffle, un hululement modulé qui me tire du sommeil.

*

De l'autre côté de la baie se découpent des collines bleues et rouges. Tout dépend de l'heure à laquelle le regard se porte sur celles-ci, mais il suffit de les contempler dans les variations du jour pour les voir changer de couleur et se croire dans un tableau de Cézanne.

Longtemps j'ai guetté la renaissance de la lumière. Je fermais les yeux, faisais le vide, dans l'espoir d'apercevoir quelque éclat qui pût me tirer des sables dans lesquels je m'enlisais. La vente de la maison s'inscrit au cœur d'une longue période de deuils ; elle a marqué un tournant décisif dans ma vie. Il y avait l'Avant, l'été, le soleil, la griserie des vacances toujours répétées, et l'Après comme un *no man's land*, un terrain vague sans relief ni chaleur. Pour parvenir à concilier ces deux périodes, il m'a fallu accepter la vie dans toute sa violence. Durant des années, comme un funambule sur un fil, entre amnésie et retours en arrière, j'ai cherché mon équilibre. L'enfance s'était retirée, laissant l'ombre des morts sur le gris des collines, effaçant les couleurs, emportant avec elle la plupart de mes souvenirs.

Le seul élément qui jusqu'à présent a échappé à la convoitise d'Arnaud V***, c'est le chemin des douaniers. Ce chemin-là n'est pas négociable, il est à tout le monde. Il ne s'achète pas plus qu'il ne se privatise, il est ouvert sur la mer, praticable par tout un chacun ; il appartient au promeneur le temps de sa ballade. Il en va de même des criques qui le bordent, le flâneur étant à tout moment libre d'interrompre sa marche pour descendre s'y baigner. V*** ne possède pas de plage attitrée. L'Escale donne sur une crique que je connais, c'est celle de mon enfance où j'allais ramasser de minuscules coquillages rouges tachetés de noir, que je collais ensuite sur des boîtes en carton, ma petite main potelée dans celle de ma grand-mère. Tout en marchant, je retrouve le geste de l'adulte guidant mes doigts hésitants. Mentalement, je fixe le coquillage sur la tranche de la boîte, à côté d'un autre qui lui ressemble. Le souvenir se met soudain à battre si intensément à mon esprit que je poursuis d'un pas vif jusqu'à la crique, laissant derrière moi la barrière, les caméras, les chiens méchants et toutes les entreprises hasardeuses. De l'eau à mi-mollet, je soulève les pierres, déloge les crabes, fouille le sable, à la recherche de phasianelles.

*

Quelques mots prononcés dans le silence pacifié des cimetières suffisent pour abolir le temps. Mon grand-père marche à mes côtés. Il me parle comme lorsque j'avais huit ans et qu'il me surprenait, assise au bord du lit, en nage, taraudée par l'idée de la mort. *Pourquoi cette inquiétude ? Retiens l'instant présent, goûtes-en la quintessence. Carpe diem. L'Escale est la matière de tes rêves, cela devrait te suffire.*

La baie frissonne sous la brise. Un pointu cabote le long de la côte, des mouettes planent en cercle dans son sillage. Je vais sur le sentier, sans perdre de vue la mer à mes pieds.

Allongée sur le ponton, je tends une main sereine vers le vent, le soleil, le parfum des roses d'autrefois, l'escalier de pierre au pied duquel s'épanouissent en colonie de longs cannas aux pétales pourpres, incandescents dans l'air du soir. ☐

« Ce qui me plaît en vous, ce sont mes souvenirs. » Alain Fournier, *Le Grand Meaulnes*.

« J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. » Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, Spleen.

L'apparition

Par Gérard Ambroise

David Toussaint venait d'avoir 84 ans. Il avait exercé le métier d'expert-comptable. Dans une sous-préfecture normande. Il avait été marié, la photo encadrée de son épouse ne quittait jamais sa table de chevet. Elle était morte. Quand ? Il ne s'en souvenait plus. Il avait également oublié la maison où ils avaient vécu ensemble. Après le décès de sa femme on l'avait placé dans cet endroit où il vivait désormais. Un centre de vacances ? Une maison de repos ? Un hôpital ? Il était incapable de le dire.

Ce qu'il savait c'est qu'il y avait des résidents comme lui, des vieilles femmes principalement, et le personnel. Des femmes aussi mais plus jeunes et toujours en blouse. Ce dont il était certain, c'est que chaque matin on venait lui apporter un petit déjeuner dans sa chambre. Après, une dame en blouse l'aidait à faire sa toilette et à s'habiller. Puis elle l'installait dans un fauteuil, faisait son lit et rangeait les affaires qui traînaient. Sur son siège, il s'endormait souvent. On le réveillait pour qu'il vienne prendre son repas de midi dans une grande salle. Avec l'ensemble des résidents.

Après le dessert et une petite tasse de café il suivait les autres sur la terrasse. Comme eux, il s'allongeait sur une des chaises longues rangées en face de la mer. Il s'assoupissait, jamais pour longtemps. Lorsqu'il se réveillait, il lui arrivait d'échanger quelques phrases avec sa voisine. Il ne se souvenait plus de son nom mais il la connaissait. Elle s'installait toujours à côté de lui. Elle tremblait. Perpétuellement. Elle lui montra des photos. Celles dont elle ne se séparait jamais.

- Mes fils.

Il ne voyait rien, ça bougeait trop.

- Et vous M. David vous avez des enfants ?

Je ne sais plus.

C'est le moment que choisit le spectre pour apparaître. Il l'avait déjà vu. Quand ? Où ? Il ne parvenait pas à le déterminer. Les impressions flottaient dans sa tête, sans le moindre point d'ancrage. Il avait devant lui une personne d'un autre monde. Une chimère. C'était une sorte de femme, une personne délicate qui ne portait pas de blouse. Elle lui souriait. Une fée ? Elle vint s'asseoir à côté de lui. Elle posa sa main sur son bras. C'était frais et doux. Elle lui parlait. Il ne comprenait pas tout mais parfois les mots qu'elle prononçait évoquaient en lui des échos lointains. Comme les vieilles ritournelles qu'il

entendait parfois à la radio.

Le ciel se couvrait. Une personne en blouse a crié.

- Il va y avoir un orage. Rentrez dans vos chambres s'il vous plaît.

Il ne se souvenait plus du chemin. La fée l'a guidé. Puis elle l'a aidé à se recoucher.

- J'habite tout près désormais. Je reviendrai souvent.

Avant de disparaître elle lui a lancé.

- Qu'elle est belle la photo de maman que tu as conservée ! ☐

Ces jours où rien n'arrive

Par Henry Masson

« C'était pourtant un de ces jours où rien n'arrive... » Ainsi commence le roman de Giraudoux *Suzanne et le Pacifique* dont j'ai entrepris la difficile lecture et retenu au moins le début, et que je ressasse en gagnant le jardin en cet après-midi ensoleillé. C'est samedi. Tout concourt à m'offrir enfin une demi-journée sabbatique.

Je jette un regard jamais las sur mon modeste domaine. Au delà du rideau frissonnant des saules s'allongent les lignes du potager, les carrés de choux rouges, les planches de laitues blondes et de sombres épinards, les foisonnants haricots mange-tout, les betteraves noires d'Égypte prospérant dans la terre limoneuse sous de larges feuilles veinées de grenat, les échalotes roses de Kerlouan hérissées de mille tiges déjà jaunies par les chaleurs. J'arroserai peut-être les salades ce soir s'il ne pleut pas, car c'est un jour où rien n'arrive.

Rien n'arrive ni personne. Personne ? Si, ce matin j'ai reçu la visite de Jaouen, le voisin. Comme souvent, il doit s'absenter et compte sur moi, qui ne joue pas, pour faire valider son tiercé : 17-11-13 dans l'ordre. Départ de la course à 15 heures. J'allais oublier. Je me rue. Le bistrot PMU n'est qu'à un kilomètre mais ça monte. J'y pénètre, essoufflé et suant, et pas rasé, remplit le ticket (à mon nom), paye la mise et m'entends dire par le taulier : « Pour la course d'aujourd'hui c'est râpé. Regardez. »

Sur l'écran de télé c'est l'arrivée à Longchamp. Un trot attelé. Les pauvres bêtes, des numéros à pattes dont on a oublié le prénom, se déchainent, tirant leur carriole dérisoire montée sur roues de bicyclette. La clientèle s'énervé, crie des numéros. Aucun de ceux choisis par Jaouen. C'est bien fait, pensé-je. Le patron me dit : « Le ticket est valable pour demain à Auteuil. Aucun de ces

numéros n'est favori mais, s'ils gagnent, c'est le pactole. » Bon. Je suis rentré en flânant par le chemin des écoliers. Dans un grand pré broutent, trottent et crottent à leur aise des chevaux anonymes et sans numéros. J'ai quitté Longchamp. Ouf.

Le lendemain dimanche, le ciel est toujours bleu et la brise légère. Je m'installe l'après-midi dans mon paradis préféré jouxtant le fond du jardin. Assis sur une bille de bois, mon regard béat embrasse le décor aquatique d'un improbable marigot tapissé de nymphéacées, criblé de joncs, roseaux et iris jaunes, peuplé d'anguilles faisant la sieste. Passe une libellule. Un de ces dimanches où rien n'arrive. J'allume machinalement mon transistor de poche. Mais le programme de musique douce est interrompu sans ménagement par les criaileries d'un journaliste agité. Pensez donc, c'est l'arrivée du Grand prix à Auteuil. Sur le point d'éteindre, je me ravise. Trois numéros me parlent : le 17, le 11 et le 13. Dans l'ordre ; un outsider et deux tocards.

Un pas traînant. C'est Jaouen qui prend l'air et m'aperçoit : « J'ai encore perdu hier au tiercé. » Comme d'habitude. Je ne lui dis pas que moi, aujourd'hui, j'ai gagné. Grâce ou à cause de lui. Au moins 500 euros. D'ailleurs, comme toujours, il néglige de me rembourser la mise. Tant pis pour lui. Pour lui, c'est un de ces jours où rien n'arrive. Et il n'a bien sûr pas compris pourquoi je lui ai conseillé de lire Giraudoux. Plutôt, bien sûr, que de jouer au tiercé. ▣

Rue Carnot

Par Monique Bazola

« 2 bis rue Carnot » : Denise et Marcel étaient passés du « 25 » au « 2 bis », avaient remonté la légère pente de la rue pour un logement de quatre pièces, cuisine comprise, au premier étage d'une maison au crépi hésitant entre le gris et le blanc et dont le rez-de-chaussée était occupé par l'entrepôt de M. Bernard, marchand de vin et spiritueux. À cette époque, les petits commerces ne manquaient pas à l'intérieur des villes, les grandes surfaces les ont progressivement tous fait fermer.

Donc du « 25 » on était passé au « 2 bis », promotion certes quant à la grandeur de l'appartement et au confort. Il y avait, attendant à la cuisine, la « souillarde » avec l'eau au robinet, les W-C avec une chasse alors que les précédents devaient être en prise directe sur le Sichon qui coulait au pied de la maison, à l'opposé de la rue.

Ce n'était pas que les finances familiales se fussent beaucoup améliorées, en allant du « 25 » au « 2 bis », le traitement, comme on disait pour les fonctionnaires - c'était plus noble que « salaire » - d'un vérificateur des contributions indirectes, même à Vichy, la Reine des villes d'eau, n'était guère élevé... Certes, on n'avait plus besoin, comme au « 25 », de s'enfermer derrière les volets, feignant l'absence momentanée juste quand le contrôleur receveur de la compagnie du gaz passait relever son dû pour la consommation mais on n'avait pas encore eu assez de sous pour acheter un petit lit - il vint quelques semaines après ma naissance - ou même un « moïse », berceau à roulette en osier capitonné, et, c'est, tout comme le prophète, dans une simple corbeille à linge que je fus mise au matin du 7 novembre 1931...

Saint-Ernest

De ce jour là, j'eus plusieurs versions suivant l'âge auquel elles me furent rapportées. Deux pour tout dire ! La première, quand j'étais petite et que j'aimais faire répéter par ma mère qui s'exécutait de bonne grâce : « Alors, voilà, la sonnette retentit à la porte d'entrée au bas de l'escalier qui menait à notre logement - le mot « appartement » n'était pas aussi usité que de nos jours, en partant du principe que se loger était la chose essentielle - ta marraine, Lucie, descendit voir qui arrivait : c'était le livreur des Galeries La Fayette. « Bonjour, Madame, dit-il, je viens livrer la commande », et ma marraine de recevoir dans ses bras, un gros carton entouré d'une faveur rose, pas bleue, rose insistait maman dans ses narrations répétées, et mes parents de soulever, avec beaucoup de fébrilité le couvercle du carton et de découvrir avec émerveillement une jolie petite fille blonde, bien au chaud dans du coton. » Je crois que c'est le premier conte de fée qui m'ait été conté et je n'ai jamais trouvé absurde le fait de tromper - comme disent certains - de cette façon-là, les enfants, tant ils prennent de plaisir à entendre ces histoires, tant aussi est grande notre joie de les voir heureux. J'ai maintes fois remarqué cela avec mes petits-enfants et même certains dont l'âge de raison a balayé cette crédulité des tout petits, en redemandant et les écoutent avec une petite ombre de nostalgie (déjà !) dans le regard.

Deuxième version que j'eus beaucoup plus tard, adolescente, que dis-je, jeune femme sur le point d'être mère à mon tour : l'accouchement fut long, quarante-huit heures, avant que ma mère, avec les encouragements de la sage-femme et du docteur Giraudoux appelé, et l'aide efficace du forceps qui me laissa d'ailleurs une petite marque au bas de la tempe gauche, ne me mît au

monde. Pas moins d'une bouteille de rhum fut nécessaire à mon père pour « tenir le coup » et faire face à l'angoisse qui l'étreignait déjà de voir sa descendance marquée par je ne sais quelle tare imaginaire, ce qui n'inquiéta heureusement que lui seul mais le poursuivit tout au long de sa vie, pour son malheur et celui des femmes qui vécurent à ses côtés, sa mère d'abord, ses deux épouses ensuite...

Le litre de rhum absorbé pendant cette attente, mon père s'en fut enterrer le placenta, non pas sous le rosier blanc pour changer le sexe de l'enfant qui pourrait naître ensuite mais simplement au fond du petit jardin à quelques centaines de mètres de la maison, sur le chemin qui montait au Vernet, jardin voisin de plusieurs « jardins-ouvriers » - c'est ainsi que l'on appelait ces lopins de terre où chaque bon père de famille modeste ou moyenne, comme l'on veut, cultivait des légumes et quelques fleurs pour réduire les dépenses du ménage.

Les dépenses du ménage

Les recettes, elles étaient modestes, ma mère ne travaillant pas à l'extérieur comme la plupart des femmes à cette époque-là et ne « gagnant pas sa vie » comme on dit parfois, d'une manière simpliste, réductrice et péjorative, eu égard aux prouesses auxquelles se livraient les mères de famille pour dépenser le moins possible et mettre à la fin du mois quelques sous de côté en prévision d'achats exceptionnels pour les enfants d'abord ou pour des dépenses exceptionnelles aussi à une époque où la couverture sociale, pour employer un terme actuel, n'était pas aussi protectrice qu'elle l'est maintenant.

Mon père n'avait cure des difficultés de gestion du budget familial. Ayant vécu avec des parents économes, ô combien, soucieux de constituer un début de patrimoine familial en faisant construire une petite maison, Marcel avait plutôt des goûts de luxe : gourmet, il voulait manger les premières fraises ou les premiers champignons, fréquentait, sans y compromettre toutefois ses modestes ressources et surtout son honneur, les salles de jeux de l'Élysée-Palace ou du Grand Casino ou le Champ de Courses quand arrivait la saison. Sans se soucier des protestations de Denise à qui il rappelait, sans le moindre des égards qu'il était, « le maître », il lui faisait sortir de leur cachette les quelques économies qu'elle avait pu réaliser quand elle l'avait pu. Je dois ajouter que j'étais aussi bénéficiaire de sa prodigalité et que rien n'était assez beau et bon pour sa fille, qu'il s'agisse de l'alimentation, de la tenue vestimentaire ou des cadeaux quand arrivait Noël, fête ou anniversaire. ☐

Une Cour

Par Lucien Cordina

Une cour... Des murs... Un sol où se mélangent cailloux et terre battue... Un néflier, centenaire, à l'une de ses extrémités... Un soleil présent, inévitable, chaud... Voilà la description sans retouche de mon espace de jeux, celui qui m'accompagna durant des années et des années et qui assista à ma croissance. Il n'a rien d'idyllique, mais c'est là que j'aimais, enfant, m'attarder, me réfugier.

Si vous rencontrez la cour un jour et que vous l'interrogez sur le garnement que j'étais, elle vous confiera bien des choses, bien des secrets. Elle vous parlera de mes colères, de mes caprices, des sanctions qui s'abattirent sur mon postérieur, mais aussitôt oubliées. Elle vous dira, aussi, que mes parents m'apprirent à marcher, à me tenir debout, à ne pas trembler devant l'obstacle. Et il y en avait des obstacles sur cette parcelle que mon père tenta plus d'une fois de stabiliser, d'unifier. Une obligation s'imposa : les contourner ! Belle leçon qui me marqua, qui s'incrusta dans ma mémoire et servit à ma construction.

Je ne possède aucun souvenir de cette époque, mais je sais qu'il existe une voix qui me murmure à l'oreille régulièrement des encouragements quand je me sens en détresse. Ne vient-elle pas de cette caillasse que je foulais, qui roulait sous mes pas hésitants de bébé ?

Je détenais un vélo, un vélo bleu, récupéré dans une décharge. Mon frère aîné le remit en état. Grimper sur la selle, pédaler, tenir en équilibre sur deux roues... Quel défi ! Que de chutes ! Que de genoux en sang !.. Que de mots durs !

- Tiens-toi droit ! N'es pas peur ! Vas-y !

Les murs peints en blanc peuvent témoigner de la patience que j'affichais, parfois au bord des larmes. Après maintes et maintes tentatives, j'arrivais à participer à des courses, à gagner certaines compétitions, à me mesurer à d'autres cyclistes. Aurai-je connu la douce sensation que vous transmet une victoire, la fierté d'entendre prononcer votre nom dans un haut-parleur de fête de village sans ce patio ?

Il s'en dégagait une certaine austérité : des parois lisses, peintes à la chaux sans originalité, dissimulaient l'horizon, pas de verdure à part quelques herbes folles qui, entre deux pierres, tentaient de s'épanouir. Pourtant, ce décor insolite, sans charme, m'incita à la découverte. Il semblait me souffler :

- Tu vois, aujourd'hui, je veille sur toi, mais un jour tu me quitteras, tu iras explorer d'autres cours, d'autres espaces. Pense-s-y ! Et j'y pensais. Assis, les fesses dans la poussière, le dos appuyé contre une de ses protections, j'imaginai ces pays vivant ailleurs, au delà de la mer où je me baignais, les dimanches d'été. La télévision n'arrivait pas jusque chez nous, en revanche il y avait des revues qui racontaient des voyages. J'en dérobaï certaines. Je les dissimulais dans une caisse rangée dans un coin, à l'abri des vents, de la pluie. Les copains me rejoignaient et nous nous envolions vers les Amériques, vers l'Afrique, vers l'Asie. Quelle époque !

Cette cour continue de vivre en moi. Je me souviens du néflier. Centenaire, il gardait une certaine jeunesse et produisait des fruits dès mai. Je grimpais au bout de ses branches. Je cueillais ses nêfles, grosses, charnues, juteuses. Impatient, je n'attendais jamais qu'elles mûrissent pour les manger. Je me fiaï à leur couleur jaune. Cela me coûta de nombreuses diarrhées, des intestins torturés qui me privaient de sorties et m'obligeaient à garder la chambre.

Le temps passa. Un jour, il me fallut me séparer de ce lieu magique. Triste, meurtri, je me détournai de lui. Avant de tourner la dernière page de mon enfance, je décidai de le faire beau, propre. Armé d'un balai, j'entrepris un grand nettoyage, comme si je voulais effacer toutes ces années de joie, d'apprentissage, d'amour, d'amitié. Je m'épuisais à astiquer, à arracher les mauvaises herbes, à composer des tas avec les cailloux qui se détachaient et qui refusaient de s'accrocher à leur emplacement. Puis, je m'installais à ma place habituelle pour rêver, réfléchir, les fesses collées, vissées à ma terre. Je fixais le mur d'en face et je regardais un film, celui de ma première jeunesse qui se projetait subitement sur cette cloison devenue pour la circonstance écran de cinéma. Minette, la chatte qui sentait mon départ, vint se blottir contre moi. J'entends encore son ronron. Ces yeux me poursuivent et semblent me dire : Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Un espace pris entre des murs... Une cour... C'est souvent triste, une cour... Cela n'a aucun charme, une cour... Et pourtant, la mienne s'accroche à moi, telle une amoureuse qui me rappelle sans cesse ce que je suis, ce que je lui dois... Ma cour ! ☐

« Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent
Les souvenirs sont cor de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent. »
Guillaume Apollinaire, *Alcools*, Gallimard.

Les soucoupes volantes

Par Philippe Duhamel

Nous retournions rarement dans le village d'origine de mon père, Louvencourt qui n'était situé qu'à quatre kilomètres. Je ne vis son propre père qu'une seule fois. Je n'ai jamais su pourquoi il avait cessé de fréquenter sa famille aussi proche et notamment sa sœur. Était-ce parce que ma mère l'avait remplacée au magasin de chaussures ? Un jour, nous dînions à Louvencourt, chez la cousine de ma famille maternelle qui arrangea l'union de ma mère et de Pa-Jean. Au cours du dîner, nous abordâmes le thème des soucoupes volantes appelées aujourd'hui plus communément *engins volants non identifiés* (OVNIS). On croyait en voir un peu partout à l'époque, mais on ne se contentait pas de les apercevoir dans le ciel comme aujourd'hui, on les voyait aussi sur terre.

Un cousin nous annonça donc ce jour-là que deux paysans avaient vu arriver une soucoupe volante dans le champ où ils étaient occupés à faire les foin. Ils ont pu décrire exactement sa forme et même la physionomie de ses occupants. Naturellement, les Martiens ne sont pas restés longtemps sur place. Après s'être échangé quelques rayons lumineux, expression d'un langage inconnu, ils repartirent très vite avec leur soucoupe, sans doute effrayés. Les paysans n'avaient pas vu le film *La soupe aux choux* qui n'était pas encore sorti, mais n'étaient pas avares de détails. Comme ils étaient deux à avoir vu le même spectacle, comment pouvait-on douter d'eux ? Ou s'étaient-ils mis d'accord pour raconter une grosse blague qui ne manquerait pas de donner naissance à une rumeur dans le village ? D'autres habitants purent vérifier que l'herbe où s'était posée la soucoupe était toute grillée. Un témoin à la barbe blanche et aux yeux bleus confirma les faits au maréchal des logis tout ahuri. Ce vieillard était d'habitude plutôt muet, assis sur la plus haute marche de l'église, surveillant les moutonnements blancs des nuages lointains survolant le plateau picard. Les habitants du village l'appelaient Dieu le père, il ne pouvait donc dire que la vérité...

(Extrait de son livre autobiographique « *La Pièce rapportée* »)

Le Journal retrouvé

Janvier 1982

Par Christian Massé

Le 5. Chaque matin, depuis mon retour du Plateau d'Assy à la fois angoissant et lavé de toute confusion, je crève la sphère de mes rêves de nuit. Il ne fait pas encore jour dans l'allée des Cornouillers et son lampadaire délivre une lueur orange. Je sais que j'ai juste le temps d'entrer dans cette sphère à la fois épaisse et mince, transparente, obombrée, et d'y jeter un œil prudent. Mes élèves sont tapis dans l'ombre. Il semble que l'éclairage de la salle soit défectueux. Devenu un apprenti sorcier des concepts de Winnicott, je leur parle d'une théorie que je traduis par ce jeu d'enfant qui consiste à lancer une boule au bout d'une ficelle sous un lit et à la ramener à soi. Comme font le chat et la souris. Soudain, dans l'embrasement de la porte qui s'ouvre en silence, Fanny Ardent apparaît. Drapée d'une pèlerine blanche, elle sourit longuement, presque avec ironie. Je referme le dossier de mon cours. Sur le sol parqueté, mes pas ne font aucun bruit. La comédienne recule. Je m'avance vers elle, décidé à la suivre. Des pans de brume froide remplacent les rideaux de neige du Plateau d'Assy. Nous marchons côte à côte, vieilles connaissances n'ayant nul besoin de se confier quoi que ce soit et se contentant d'être présents l'un à l'autre. Au bout d'un moment qui étire le rêve en le fixant comme une image arrêtée, nous arrivons au bord d'un étang. C'est celui de mon enfance forestière tourangelle. Sans la moindre hésitation, j'y plonge les mollets. Je me réveille en sursaut et en nage. La douche est rapide et le bol de café au lait vite avalé. À la lumière orange de l'allée que je laisse s'infiltrer dans mon bureau, je suis décidé à ne pas me noyer dans ce rêve : j'écris.

Le 15. J'ouvre *Journal d'un curé de campagne* de Georges Bernanos, en livre de poche, acheté jadis avec mes économies gagnées chez le garde-forestier à nettoyer une futaie. Exilé dans son presbytère, le curé d'Ambricourt me fait l'effet d'un revenant, d'une copie inachevée du prêtre que j'aurais dû devenir à l'issue d'études au Grand séminaire d'Orléans.

Le 20. Le lampadaire de l'allée des Cornouillers est éteint depuis bientôt une heure. L'esprit encore embué par la traversée des arcanes nocturnes, je fais glisser mon stylographe sur mon cahier... Les bras chargés de livres de

poche, je marche vers une 2^{cv} d'après-guerre. Un homme est assis à l'arrière, droit comme un gibet de potence. On l'appelait le vieux Follet. Braconnier des champs et des forêts, il vivait seul dans une infecte mesure à la lisière d'un hameau mal réputé. On le disait fou car il parlait aux arbres. *Je connais tous les livres que tu as*, me dit-il sur un ton rude et haché qui n'avait rien d'incantatoire. *Et je pourrais t'en réciter des pages entières !* Je m'extirpe du rêve en claquant la porte avant de la 2^{cv}.

Le 30. J'exhorte Victoire à séjourner en Sologne. Elle doit me prendre pour un cinglé, tant l'argument que je lui fournis est peu commun : je me sens appelé par le village natal d'Alain-Fournier. Nous laissons Champs-sur-Marne de bonne heure. Sur la banquette arrière de notre *Ford*, un chat, tout blanc. Je l'ai ramassé au Bois de Grâce et l'ai ramené à la maison. Au fil des jours, il s'est adapté à Victoire et moi, ou le contraire. Pelotonné en boule de neige, il darde de ses pupilles incandescentes le tapis luisant de la route nationale qui, après Fontainebleau, se déroule devant nous. ☐

Le Baptême de l'air.

Par Roland Hervé

À mes collègues du Service Aviation.

USA. Un avion cargo a fait un atterrissage forcé à sept km de la piste. Il tentait une approche sans visibilité à l'ILS.

Les journaux.

- Vous plaisantez ? Nous conter un baptême de l'air ! Une banalité...

- Patientez ; en 1950, celui de mon collègue ne ressemble à aucun autre.

Un vol de prototype en aveugle, vous connaissez ? Installez-vous à côté du pilote. J'espère que vous êtes ignare en la matière ou courageux ; ou les deux, sinon vous risquez d'être pâle à l'arrivée de ce voyage et du prochain ! Tranquillisez-vous : L'électronique et la sécurité aérienne ont fait quelques progrès en un demi siècle. Jugez plutôt :

- J'ai l'impression d'être cloîtré dans une minuscule caverne, enterré vivant à quelques mètres sous terre, avec un monstre grondant derrière une paroi où scintille la multitude de ses yeux : les cadrans multicolores.

Le Chef Pilote du Centre d'Essai en vol de Brétigny, le célèbre CEV, m'avait accueilli le matin, puis précisé le programme d'essais de notre prototype d'atterrissage sans visibilité :

- Nous prendrons les faisceaux d'assez loin. La cabine de pilotage est équipée de rideaux parfaitement opaques, tirés après le passage à la première balise bleue. Vous n'aurez pas peur ?

- N... Non !

Drôle de préambule pour me rassurer !

- Nous ne prenons aucun risque. La tour de contrôle surveillera l'avion en permanence. Le radar d'atterrissage l'accrochera à 20m/sol. On nous demande le silence radio complet, sauf en cas d'urgence, par exemple si nous sommes hors trajectoire car il faut éviter toute perturbation sur le système d'enregistrement en vol.

Je ne réponds que par un hochement de tête, apercevant notre avion, un bimoteur Bréguet. Nous nous installons dans nos sièges, confortables à rendre jaloux tout automobiliste puis ajustons nos casques et bouclons nos ceintures.

Je ne reconnais pas grand-chose parmi la multitude de cadrans du tableau de bord, seulement l'altimètre, l'horizon artificiel et l'indicateur à aiguilles croisées, avec ses deux drapeaux d'alarme objet de toute notre attention.

Le soleil est déjà très haut et nous surchauffe derrière le cockpit panoramique. Un peu d'air frais serait le bienvenu. Nous roulons vers le bout de piste et subissons la sempiternelle liste de contrôle, fastidieuse mais indispensable. Après le point fixe accompagné du hurlement des moteurs, l'avion décolle, s'éloigne rapidement vers l'ouest et fait volte-face à vingt kilomètres de la tour.

Le pilote procède à un essai préliminaire. Il bascule l'avion autour de son axe vertical : gauche, droite ; gauche, droite. L'aiguille verticale de l'indicateur dévie bien vers la droite puis vers la gauche. Droite, gauche fait également mon estomac : belle démonstration d'inertie ! Le balancement me donne la nausée. Pour compléter l'essai, quelques mouvements de montagnes russes : L'aiguille horizontale oscille autour du zéro, ce qui n'améliore pas mon énergie. Je suis bien conditionné pour la descente en aveugle.

La lampe de balise bleue s'allume. C'est le « top » à 7 km de la piste d'atterrissage. Nous avons franchi la première barrière verticale, la porte du piège.

La lumière est cristalline. Nous tirons les rideaux : la nuit tombe et nous écrase. La cabine est simplement éclairée par les cadrans lumineux. Nous sommes hors du monde, asservis à une machine électronique de santé fragile.

Nous amorçons la descente. Les deux aiguilles croisées sont au centre ; par ses manœuvres, le pilote les maintient ainsi pendant tout l'atterrissage. Les deux drapeaux d'alarme sont abaissés, invisibles, prouvant la réception

correcte des signaux. L'avion est dans l'axe des deux faisceaux, horizontal et vertical.

L'interphone de bord ne transmet que le silence. Malgré mon casque, j'entends le ronronnement des moteurs, si monotone... Nos yeux sont rivés aux aiguilles croisées. L'insidieuse sueur apparaît ; l'air frais tant espéré n'est pas venu. Je songe à ce transistor qui chauffe un peu trop, à cette pièce de qualité incertaine, à ces soudures dites froides, simplement collées, la plaie de l'électronique des années cinquante. Je compte sur les systèmes de sécurité de tous les récepteurs. Ils sont bien complexes ; trop complexes, souvent les premiers à tomber en panne. Dans ce cas, les drapeaux d'alarme se lèvent ; sauf s'ils restent coincés, comme je l'ai déjà observé. Pour une fois, les vibrations de l'avion sont nos alliées.

« Top » balise ambre : ce beau voyant à la couleur chatoyante peu agressive s'allume à 1 km de la piste. Nous franchissons le deuxième rideau.

L'aiguille verticale de l'indicateur part brusquement vers la droite. Le pilote compense aussitôt ; mon estomac aussi. L'aiguille horizontale s'agite autour du point 0. L'horizon artificiel bascule puis se rétablit. C'est de nouveau le ronron. Comme promis, je n'ai pas desserré les dents. Pour la première fois depuis le décollage, le pilote est crispé sur ses commandes. Que s'est-il passé ? Un trou d'air ? Peu probable, car nous ne sommes pas au dessus des Vosges. Nous aurions ressenti un choc violent, descendant de plusieurs mètres comme un vulgaire caillou. Mes oreilles bourdonnent. J'avale ma salive pour déboucher mes trompes d'Eustache. C'est vrai que je suis contraint de faire de même en voiture pour descendre une côte, alors ici... Nous amorçons un bel arrondi. Je fixe l'altimètre, dont l'aiguille fonce à toute allure vers le 0. Restons calme, pas de panique. Un double soubresaut : un incident ?

Non, simplement les aérofreins et la sortie du train d'atterrissage. La lampe blanche s'allume, un éclat qui m'éblouit. C'est enfin la porte de sortie. J'entends, voix venue des cieux, la tour de contrôle annoncer :

- 20m/sol ; vous êtes bon ; 10m/sol ; 5m/sol. Vous touchez.

Je ressens un choc à peine violent, puis le bruit apaisant du roulement de l'avion sur la piste comme une douce musique... Nous levons les rideaux ; le soleil nous inonde. Goguenard, le pilote sourit en m'observant : je dois être vert. Il rit de bon cœur lorsque je lui avoue :

- Je me souviendrai de mon baptême de l'air !

- Vous n'avez pas une mine de futur pilote. Nous sommes pourtant descendus comme sur des rails.

- À part la perturbation à la balise ambre. Que s'est-il passé ?

- Je l'ignore. J'ai ressenti un petit choc dans les commandes, mais les aiguilles n'ont guère décollé du 0.

- Pourtant, j'aurais juré que l'aiguille verticale était partie brusquement vers la droite...

- Vous avez rêvé tout éveillé.

Je n'étais pas convaincu mais ne pouvais insister. Je savais qu'il existait un juge impartial : l'enregistreur Sféna. C'est une boîte noire équipée d'une minuterie et d'un rouleau de papier sur lequel s'inscrivent, grâce à des stylets encreurs, la direction et la trajectoire de l'avion pendant toute la descente.

En bout de piste, un mécanicien nous accueille et nous montre l'hélice droite de notre avion maculée de plumes ensanglantées. Nous avons croisé un vol de canards sauvages, des cols-verts.

L'enregistrement de l'atterrissage est satisfaisant mais on observe une petite perturbation du vol au point où la balise ambre se déclenche. Nos amis les canards, victimes innocentes de l'aviation, ont laissé leur trace. Un petit détail saugrenu rend tout le monde pantois. Sans être sollicité, un stylet de secours est brusquement intervenu. Un trait en sinusoïde, puis à angle droit sort par le bord de la feuille ! L'amplificateur de secours a dû accrocher...

Reprenons notre envol. Je remonte dans le Bréguet et boucle ma ceinture : point fixe, décollage ; essai, gauche, droite ; chaleur, nausée ; les rideaux, la nuit ; aiguilles croisées, drapeaux d'alarme ; balise ambre, l'horizon bascule ; virage à 90°, l'avion se dédouble : le mien obéit à mon rêve, descend à angle droit, cap au nord et suit le vol des canards ! L'avion du pilote continue son atterrissage vers l'ouest. C'est évident : à force de fixer l'indicateur, j'ai fait basculer le double du Bréguet dans un monde déphasé de 90°, donc invisible aux gens éveillés. Dans mon rêve hypnotique, j'ai piloté et fait atterrir mon avion au paradis des canards sauvages. Ils se sont sûrement vengés du massacre par un détournement et une prise d'otage !

Les cris furieux du Roi des Volatiles me réveillent en sursaut. Non, ce n'est que la tuyauterie de l'hôtel qui hoquette. J'ai souri à toutes ces explications fantaisistes. Les rêves ne s'embarrassent guère de rigueur scientifique et il est heureux que personne ne puisse encore les programmer.

J'ai conservé la bande enregistrée de mon étrange baptême de l'air, sans doute par nostalgie... ou peut-être à cause du télétype expédié au Chef de Centre du CEV de Brétigny :

« Aucune anomalie. Amplificateurs et stylets de secours non câblés dans prototype. Signal induit d'origine inconnue. » ☐

Ma bonne étoile

Par Catherine May-Scheuer

Mmm... l'odeur des crêpes.
Pas n'importe lesquelles, celles de ma grand-mère, pas n'importe quand, le jeudi après-midi. Je mangeais peu au déjeuner, pas de dessert, je me réservais.

Les devoirs expédiés, vite, vite, j'enfourchais ma bicyclette et me rendais quelques rues plus loin, chez ma grand-mère, à l'heure du goûter.

Je savais déjà que la pâte était en train de se reposer (chut !) depuis le matin sous le grand torchon à carreaux.

Je salivais.

Quant à mes coups de pédales, ils n'étaient pas donnés au hasard mais scrupuleusement étudiés en fonction de la vitesse du vent et de la résistance du revêtement de la route... non là j'exagère, ils étaient juste calculés pour arriver pile au moment où démarrait la noria de ses bras entre la poêle et les assiettes.

- Bonjour grand-mère, ça sent drôlement bon, tu fais des crêpes ?

Comme si je ne le savais pas !

- Bonjour ma crevette, tu tombes bien, dis donc, je commence à l'instant.

Et comme à chaque fois, complices et malicieuses, nous jetions un œil à la pendule qui affichait ses quatre heures en toute sérénité, sûre de notre fidélité.

Au fil des minutes la température montait dans toute la maison, le visage de ma grand-mère rosissait, le tablier changeait de couleur, les lunettes s'embuaient, mais ce sont surtout ses yeux qui changeaient. L'éclat de ses yeux.

Un mélange de douceur, de chaleur, de bonheur. J'avais envie de m'y noyer.

Comme hypnotisée.

En fonction de la saison, après la dégustation, je m'attardais plus ou moins mais il arrivait toujours, le moment du retour.

- Merci grand-mère chérie, je me suis régälée, je vais le raconter à mes copines que j'en ai mangé onze à moi toute seule (ou 12 ou 13, cela dépendrait de mon aplomb face à elles).

Bisous sucrés / salés échangés, le beurre salé rapporté de St Quay ayant délicieusement frissonné dans la poêle.

- À bientôt ma grand-mère.
- « *À tout le temps ma crevette* ». Prends bien soin de toi.

Elle me raccompagnait jusqu'au portail, la main encore collante me serrant gentiment la nuque. Et je filais. Repue, heureuse, confiante en l'avenir qui nous souriait.

- Forcément, ces moments-là étaient faits pour durer. Des mois, des années.
- « *À tout le temps ma crevette* ». Cela se terminait toujours ainsi.

Après les « années-crêpes », il y a eu les « années-amourettes ». Entre-temps nous avions déménagé et c'est en bus que j'allais rendre visite à ma grand-mère, le jour n'était plus fixe, l'horaire moins rigoureux mais le plaisir intact. Ce n'était plus l'odeur qui m'accueillait mais son sourire derrière la fenêtre devant laquelle elle avait bien pris soin de rabattre la moitié du rideau pour ne rien perdre de mon arrivée. Ces années-là elle restait dans son fauteuil, ôtait les pieds du tabouret en me faisant signe de m'y installer. Je pouvais enfin me livrer et les confidences allaient bon train.

- « Tu crois que ... », « Si tu savais ... », « Je m'en veux ... », « Il m'a dit ... ».

Elle ne se départissait jamais de son petit sourire en coin qui en disait long, plus encore que ses réponses qui me paraissaient souvent très énigmatiques et peu convaincantes, je l'avoue.

C'est en sortant d'un de ces moments privilégiés que, tout à coup, j'entendis résonner dans ma tête son fameux « *À tout le temps ma crevette* ». C'est la première fois que je l'entendais vraiment. « *À tout le temps* ». Cela ne finissait pas en « o », ce n'était donc pas « À bientôt », ni en « in », donc pas « À demain », en « ar » ? non, donc pas « À plus tard », en « i » alors ? non plus, ni « À lundi, mardi ou mercredi... » non, non, j'entendais parfaitement le son « en » comme dans ... « *À tout le temps* ».

« *Ma crevette* », d'accord, toute la famille m'appelait ainsi, mais pour le reste cela ne voulait rien dire ! J'ai pensé à une légère confusion de l'esprit, l'âge avançant et je n'ai rien dit mais bien écouté.

- « *À tout le temps ma crevette* ». C'était bien ça.

Depuis qu'elle est partie, j'ai tout compris. C'était elle ma bonne étoile. À chaque fois que je pensais la retrouver, en fait elle ne m'avait jamais quittée.

- « *À tout le temps, ma grand-mère chérie* ». ☐

La maison de mon enfance

Par Monika

Dans un quartier calme, à demi résidentiel du centre ville, la maison de mon enfance est un logement exigu où je grandis et vécus jusqu'à mes 19 ans (eh oui...) avec ma mère, mes frères et sœur. L'appartement était composé d'une chambrette, d'une toute petite cuisine, d'un WC et d'une minuscule entrée qui servait aussi de penderie.

Nous étions pauvres mais à cette époque il n'y avait pas la télévision et autres médias pour nous rappeler notre indigence.

L'immeuble était composé de deux parties séparées par une cour intérieure avec un espace végétal dont la concierge, Mme Simenof, devait s'occuper, et d'un coin à poubelles qu'elle sortait à l'aube.

C'était moi qui descendais les deux étages pour vider la nôtre le soir et récolter des revues que les locataires aisés avaient aimablement déposés, après lecture, au dessus de ces boîtes à ordures collectives. C'est ainsi que, sans déboursier un sou, je pus lire les BD de l'époque : Mickey entre autres (puis des romans-photos plus tard) ; nous les échangeions au marché contre des nouveaux en réglant une petite différence.

J'ai découvert l'existence de la télé le jour du couronnement de la reine d'Angleterre grâce à Mme Dubert, ma dame de catéchisme qui habitait la porte juste en face et m'avait invitée à cette occasion.

J'étais l'aînée, chargée des commissions dans le quartier ; je n'avais pas besoin de changer de trottoir : simplement tourner le coin de rue pour trouver la crèmerie où le lait cru venait de la campagne ; maman l'écraimait après qu'il eut bouilli et confectionnait des gâteaux avec la crème récoltée. Je rapportais également le pain quotidien et quelques friandises dans la poche grâce aux centimes « empruntés » au porte-monnaie maternel.

Pour faire une toilette entière, il fallait réserver sa soirée ; je m'enfermais dans la cuisine, une chaise bloquant la porte, pour mener une expédition dans le buffet afin de dégoter quelques carrés de chocolat dont nous étions durement rationnés ; bien sûr, je niais plus tard les avoir dérobés...

En tout cas, je n'ai pas souffert du froid grâce au chauffage central de l'immeuble ; le radiateur de la cuisine servait parfois à tiédir l'eau d'une casserole ou réchauffer la fameuse galette des rois que nous allions partager ; long-

temps après nous nous rappelons l'interrogation gourmande : « Est-ce qu'elle est chaude la galette ? ».

Malgré nos différences d'âge, je me mêlais aux jeux de la fratrie : nous sortions d'une caisse en bois gris consacrée aux jouets, les petits personnages que nous animions avec des inscriptions à la craie sur le sol rouge de la chambre (une terrazolite ?..) Nous nous déguisions aussi : d'abord avec des panoplies, puis vinrent les costumes plus élaborés grâce aux talents de couturière de ma mère.

Je ne sais plus lequel de nous eu l'idée de ce jeu créatif : le soir, chacun dans le noir de son lit, nous inventions une histoire à rebondissements : l'un commençait, s'interrompait et demandait à un autre de poursuivre jusqu'à ce que l'autorité maternelle déclarât qu'il était temps de dormir.

À douze ans je m'étais inventé des cours de danse ; j'avais fabriqué de toutes pièces un cahier avec des collages de danseuse et des (bonnes) notes que m'aurait attribuée une professeure ; le bluff avait fonctionné auprès d'une copine beaucoup plus aisée que moi et qui, de ce fait, m'enviait !

L'étroitesse de la maison nous poussait dehors les jeudis et dimanches ; dans les squares et parcs, avec mon amie d'enfance Josette, à quatre, nous imitions les aventures du club des cinq ; les westerns et les péplums fleurissaient dans les cinémas de quartier, peu chers à l'époque, et nous en profitions...

Je voudrais conclure par deux aphorismes, le premier de moi : « L'enfance est un pays merveilleux que nulle prison ne vient contraindre », et le second de mon maître Gaston Bachelard : « Imaginer, c'est rehausser le réel d'un ton ». ☐

« Mon passé, c'est les trois quarts de mon présent. Je rêve plus que je ne vis, et je rêve en arrière. » Jules Renard, *Journal*, 26 février 1906 , Gallimard.

« L'enfance est un voyage oublié » Jean de la Varende, *Le Centaure de Dieu*, Grasset.

« L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres ; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres. » Jean-Jacques Rousseau *Julie ou la Nouvelle Héloïse*.

« [...] notre enfance laisse quelque chose d'elle-même aux lieux embellis par elle, comme une fleur communique un parfum aux objets qu'elle a touchés. » Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, tome I.

Franz Bartelt,

Rencontre avec un écrivain

Par Désirée Boillot

Franz Bartelt est un écrivain prolifique, de ceux qui se mettent à leur table tous les jours et s'évadent en laissant courir le stylo sur le papier. À ce jour, il a fait paraître plus de 120 titres, rassemblant scénarios pour la télévision et la radio, sketches, romans, nouvelles, chroniques, poèmes, pièces de théâtre.

C'est aussi un écrivain discret, qui se protège du monde. Il vit en Ardenne, loin de la foule et du bruit et s'accorde de longues marches dans la forêt au cours desquelles il aime écouter la pluie tomber et observer la nature.

C'est enfin un écrivain généreux, qui ne se prévaut d'aucun don particulier, mais donne à voir le monde sous toutes ses facettes.

Au mois d'octobre dernier, j'ai eu la chance de le rencontrer lors de la remise des prix du concours de nouvelles d'Ozoir la Ferrière. L'écouter parler de son travail d'écrivain a été pour moi une révélation. L'écouter dire : « Je gri-bouille » m'a impressionnée. Quel auteur germanopratin, habitué des devantures de librairie, des interviews « exclusives », des flashes des photographes, pourrait aujourd'hui, avec autant de simplicité, parler de son travail ? Dans sa préface au recueil d'Ozoir-La-Ferrière, Franz Bartelt écrit ceci : « Écrire, que ce soit un roman, une nouvelle ou ces quelques lignes sur lesquelles je transpire, requiert, en plus d'un amour plénier du langage, un effort assez considérable et qui pourrait, sans exagération, être assimilé à celui du mineur de fond qui creuse la galerie dont il espère qu'elle le ramènera vers la lumière ».

S'il fallait ne retenir qu'un roman parmi les nombreux qu'il a fait paraître jusqu'à présent, je choisirais *Charges comprises*, qui raconte l'histoire d'une rencontre entre une femme et un homme que la vie a mis à rude épreuve. Je le choisirais pour l'atmosphère particulière que ce livre dégage et qui parfois m'a rappelé *Lost in Translation* de Sophia Coppola, ses descriptions extraordinaires des lieux de notre monde moderne (comme un centre commercial, au début du roman), ses dialogues émouvants, la profondeur de ses analyses, la beauté de son style, à la fois lyrique et réaliste.

(Franz Bartelt a reçu de nombreux prix, dont le Goncourt de la Nouvelle en 2006 pour *Le Bar des habitudes*.)

LE COIN DU POÈTE

Blanc c'est blanc

Pourquoi le blanc ? Parce que
C'est Bob qui le dit
Que Bob c'est moi
Et qu'au blanc je souscris.
Le blanc c'est l'élégance
Auquel s'ajoute la netteté,
Le jupon blanc qui met les hommes en émoi
Le blanc est jeunesse
Le blanc est fraîcheur
Il laisse les autres couleurs
Baver de tant d'horreurs,
Du violâtre blafard
Au caca d'oie de l'épinard
Qui salit le blanc de l'œuf
Après la nuit vient l'aube blanche
Promesse de jour nouveau
Le noir évoque le tombeau
C'est un vilain pas beau !
Le mauvais sang est le sang noir
Mais le bon sang même rouge contient
Des globules protecteurs qui sont blancs
Et c'est tout de même le blanc de la craie

Qui donne vie au tableau noir
Tandis que le feutre noir
Ne sert à rien sans le tableau blanc
Le noir c'est le désespoir...
Et pour virer mes idées noires
Rien ne vaut un coup de blanc !
Et même s'il est peu utile
Le vote blanc existe
Pas le vote noir !
L'accusé, y a pas à discuter
S'en sort mieux s'il est blanchi.
Sans compter qu'en musique
Une blanche vaut deux noires...
En May écris ce qu'il te plaît
Mais je dis non, le noir n'est pas couleur
C'est le blanc qui les mêle toutes
Le noir c'est le deuil c'est les pleurs
Et malgré ce que prétend certaine thèse
En matière de couleur le noir est foutaise,
Le blanc seul en est la belle synthèse !...
J'en suis fort aise
Ne te déplaie !....

Robert Lasnier

Ma confession

Au travers de mes transports
Je ne suis ni mal ni bien
Et mon âme pleure encore
Me confier n'y pourrait rien.

Mon penchant pour ce bonheur
Avait basculé l'histoire
À toi, j'ai ouvert mon cœur.
À tes lèvres j'allais boire

Autrement qu'à la fontaine,
Ce geste si naturel
Dans un calice aux mains pleines
Me donnait un goût de miel.

Nos caractères ont donné
Plus qu'un songe, un envol.
Chez les amants passionnés
Les sentiments s'étiolent.

Arlette Henry-Ghesquier

La liqueur du poète

À consommer avec modération

Et si un jour, par permission expresse des dieux,
À l'issue de tant et tant de recherches obscures,
Tel, analphabète au cœur débordant d'espérance,
Le petit moine simplet de la Chartreuse d'antan,
Je la trouvais enfin, cette herbe miraculeuse,
Cette herbe qui donnerait enfin son arôme magique
À l'élixir des mots concocté au secret des cornues,
À la liqueur bien traîtresse qui charme d'abord la bouche
Par sa douceur, sa chaleur veloutée, son goût inimitable,
Pour mieux faire exploser, l'instant d'après, par surprise,
Dans les têtes conquises et subjuguées,
Le puissant, le redoutable, l'invincible alcool de vérité ?



Claude Schröder

~~~~~

### C'était

C'était un p'tit vent lunatique  
Un vent qui sentait le sapin  
Et les herbes aromatiques  
La sarriette et le romarin

Et de mémoire d'hirondelle  
On ne la revit pas souvent  
Une fille qui était si belle ...  
J'en pleure encore, de temps en temps

### Cécile Pecquet

La jeune fille était très distraite  
Et elle s'en portait très bien  
Le vent qui lui contait fleurette  
Voulait la prendre par la main

Mais le vent c'est comme la musique  
Ca vous emporte pour de bon  
Celui-ci comme un hypocrite  
La trompa d'une drôle de façon

Ce vent-là charmait sa conquête  
Il voulait l'entraîner au loin  
La fille pleine de rêves  
Se laissa faire un beau matin



## À Christiane

Ma sœur, mon cœur,  
Je vis dans ton esprit,  
Ton âme, ton corps.  
Tu es mon héroïne,  
Ma joie, ma tristesse  
Ma cocaïne  
Ma jeunesse.  
Qu'es-tu devenue, s'il te plait ?  
Dis-moi où tu es !  
Tu as disparu, un jour de décembre  
Vêtue de couleur bleue et ambre  
Étouffée par les cachets  
Qui depuis longtemps t'aguichaient.  
Tu m'as prévenue  
Je n'y ai rien entendu  
Et là, étendue  
Sans doute nue  
Heureuse d'être acquittée  
De cette pénible vie  
Et d'une mortelle envie  
Au cimetière tu nous as invités.  
Tu es toujours là  
Je ne t'oublie pas.

Je leur dirai à tous  
Que rien ne se cache  
Que tout me pousse  
À parler de toi en face.  
À ton fils James  
À tous ceux qui te connaissent.  
Je veux crier ton nom haut et fort  
Pour tout ce qu'on t'a fait à tort.  
Tu étais vive, spontanée  
Instable, acharnée  
Révoltée, pleine de rêves  
Fumées partant de tes lèvres.  
Garçon manqué

D'un jean et de clarks flanquée,  
Brune aux cheveux raides.  
Loin d'être laide, tu avais besoin d'aide.  
On n'a pas compris.  
Ta mère s'en est repentie depuis.  
Souviens-toi, tu la détestais  
Tu l'adorais, tu la battais.  
Ton père regardait puis se mettait en colère.  
Tu envoyais tout en l'air.  
Tu parlais.  
Les yeux rouges et battus  
Tu revenais.  
On te traitait de folle,  
De révolutionnaire  
Mais toi mon idole  
Tu étais pure  
Je te le jure.  
Tu es toujours là  
Je ne t'oublie pas.

Tu sais, ton fils te ressemble  
Comme toi, il aime l'argot  
Et fume des vieux mégots !  
Il est épris de l'Amérique  
Comme tu l'étais et de liberté démocratique

...  
Il est toujours là  
Il ne t'oublie pas.

Aujourd'hui, je viens sur ta tombe  
Il n'y a plus l'ombre de ton nom.  
Tu n'es plus là  
Je ne t'oublie pas.

Elyette, ta sœur  
8 mars et fin juillet 1995 à Paris.

**Elyette François-Dionnet**



**COUPON D'ADHÉSION**  
(ou de réadhésion) - **valable 1 AN.**

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Tél. (Facultatif) :

Date de naissance (facult.) :

E-mail :

- ☐ **Membre Actif - Niveau 1** : 35 €  
(Envoi d'un texte avec demande d'aide  
rédactionnelle ou dactylographique,  
et abonnement à la revue )
- ☐ **Membre Actif - Niveau 2** : 27 €  
(Envoi d'un texte définitif dactylographié,  
et abonnement à la revue )
- ☐ **Membre Bienfaiteur** : 18 € ou plus.  
(Abonnement à la revue)

La qualité de **Membre Actif** n'est pas forcément liée à l'envoi de textes. D'autres activités sont possibles au sein de l'association : collaborer à la revue (dessins, illustrations, envoi d'informations pratiques), devenir correspondant de « Récits de Vie » pour votre région, votre département... etc. Si vous souhaitez nous aider ainsi, veuillez le préciser. Merci.

Date :

Signature :

Chèque à libeller à l'ordre de « **Récits de Vie** »  
**Adresse** : 1, Rue José-Maria de Hérédia - 66000 PERPIGNAN



## **CORRESPONDANTS DE « RECITS DE VIE »**

- **Henry MASSON** - 📠 16 rue de Bizernig - 29520 CHATEAUNEUF DU FAOU (BRETAGNE)
  - **Marie-Claire FICHET** - 📠 17, quartier Bellevue - 57925 DISTROFF (LORRAINE)
  - **Christian MASSÉ** - 📠 3 rue de la Mairie - Massabielle - 37520 LA RICHE (CENTRE)
  - **Marielle TAILLANDIER** - ☎ 06 83 56 36 93 - 📧 cepop@orange.fr (ÎLE DE FRANCE)
    - **Désirée BOILLOT** - ☎ 01 42 36 51 64 - 📧 desireeboillot@hotmail.fr (PARIS)
    - **Colette BARTHAS** - 195, Av. de Lautrec - 81100 CASTRES (MIDI - PYRENEES)
    - **Nadine BONNET** - ☎ 06 08 23 86 33 - 📧 nadine\_ssg@yahoo.fr (RHÔNE-ALPES)
      - **Sylviane GROSJEAN** - 26 rue de Montdidier - 80700 ROYE (PICARDIE)  
📧 grosjean.ms@wanadoo.fr
  - **Jean-Louis LAYRAC** - Villa "La Farigoule" - 1650, Chemin de la Billoire - 06640 SAINT-JEANNET (PACA) 📧 jeanlouis.layrac@free.fr
  - **Philippe Duhamel** - 17, rue du Tarrey - 33440 Ambarès et Lagrave (AQUITAINE)  
☎ 05 56 77 54 20 - Port. 06 33 47 88 42 - francois.duhamel3@wanadoo.fr

Les correspondants représentent bénévolement notre association dans leur région.  
Ils peuvent avoir des contacts avec les médias et les organismes culturels.  
Ils favorisent la diffusion de la revue auprès des personnes intéressées.

## **Aux adhérents et futurs adhérents**

- Les membres actifs participent à la rédaction de la revue en proposant des textes. Les membres bienfaiteurs soutiennent la revue en s'y abonnant.
- Il est recommandé de soumettre tout premier texte avant adhésion. Après accord, la rédaction s'engage à le publier en priorité. Toutefois, la publication régulière d'un même auteur n'est pas garantie, sauf si le comité de lecture en juge autrement.
- Les textes doivent être courts, dactylographiés (deux à quatre pages maximum), en évitant les caractères fantaisie. S'ils sont saisis sur ordinateur, privilégier l'envoi par mail. Un délai de deux mois est nécessaire avant publication.



*à notre ami Claude...*

*Réservé aux adhérents - Ne peut être vendu*